

HISTOIRE  
DE  
L'ACADÉMIE

(1640-1793)

PAR

M. E. LAPIERRE

ASSOCIÉ ORDINAIRE DE L'ACADÉMIE

---

TOULOUSE  
IMPRIMERIE DOULADOURE-PRIVAT  
39, RUE SAINT-ROME, 39

—  
1908

HISTOIRE

DE

L'ACADÉMIE

HISTOIRE  
DE  
L'ACADÉMIE

---

LES LANTERNISTES

(1640)

PAR

M. E. LAPIERRE

---

TOULOUSE

IMPRIMERIE DOULADOURE-PRIVAT

39, RUE SAINT-ROME, 39

—  
1905

# HISTOIRE DE L'ACADÉMIE

## LES LANTERNISTES

---

### CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE : 1640

LUCERNA IN NOCTE, une lampe dans la nuit : telle est la devise des LANTERNISTES, nos ancêtres, académiciens encore à l'état embryonnaire, en quête d'une forme définitive, d'une existence régulière. Ils cheminaient dans un dédale de ruelles, plongées dans la plus complète obscurité, lorsque la lune ne prêtait pas ses rayons conducteurs, se dirigeant sans escorte, une lanterne à la main, vers un bel hôtel au fronton armorié. La grande porte s'ouvrait pour eux et était soigneusement refermée d'une façon presque mystérieuse. Pourtant rien de secret ni de mystérieux dans les concubules de quelques hommes d'élite, épris de belles et bonnes choses, et voulant en causer entre eux. On entrevoit déjà les réunions académiques, la lecture de travaux et de mémoires, les conférences littéraires et scientifiques... tout le bagage actuel.

Mais il importe d'abord de rétablir le milieu de ce passé si lointain, de ranimer un quartier original de notre vieux Toulouse, et d'y voir vivre, si c'est possible, les personnages

du temps. Comparons. *Tableau d'aujourd'hui* : — La place des Carmes, entourée de rues larges et droites, avec de belles perspectives ménagées vers les quartiers nouveaux d'Alsace-Lorraine et de Languedoc; d'un côté, un coin merveilleux de la Renaissance, respecté par les nouveaux alignements; de l'autre côté, un clocher de briques dont la flèche pique le ciel; au milieu de la place, une construction de verre et de fonte représentant aussi bien un marché qu'un palais; une foule grouillante et multicolore, va-et-vient continuel de gens affairés ou de flâneurs inoccupés; voitures en mouvement, automobiles qui mugissent et marquent trop bruyamment le progrès; de tous côtés une vie active, intense, débordante, vraie ruche aux proportions humaines. *Aspect d'autrefois* : — Un sombre et vaste monastère avec des murs élevés et de rares ouvertures, une belle église imposante, un cloître aux ogives fleuries dont les derniers arceaux, encore bien conservés, disparaissent en 1808; sur un flanc du monument, une chapelle luxueuse, dédiée à Notre-Dame du Carmel; sur un des murs du cloître, une fresque rappelant un vœu de Charles VI.

Autour du monastère des ruelles tortueuses : la rue de l'*Arc des Carmes*, établissant une communication entre le couvent et les jardins de la rue d'Aussargues, au débouché de celle du Vieux-Raisin; la *rue du Crucifix* ou du *Pro-*

1. L'*Histoire de l'Académie* devra être précédée d'une *Introduction générale*, qui ne pourra être écrite que lorsque le travail sera à peu près complet pour les diverses périodes de cette histoire : *Origine*; *Société des sciences*; *Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres*; *Epoque de transition*; *Rétablissement de l'Académie* en 1807.

Nous n'indiquons pas, au bas de chaque page, la source des citations, des phrases ou des mots soulignés. Nous avons reproduit, avec une exactitude scrupuleuse, les emprunts aux documents, aux ouvrages du temps, en laissant aux phrases, aux mots cités la valeur, la physionomie des textes eux-mêmes.

A la fin de la *période Origine*, nous donnerons une *Bibliographie* détaillée et complète de tous les documents, ouvrages, brochures où nous aurons puisé. Il sera fait de même à la suite de chacune des parties de cette *Histoire*.

*vençal*, longeant le cloître, dans l'axe des rues d'Aussargues et des Prêtres, anciennement des *Capelas*; la *grande rue des Carmes*, reliant les rues des Filatiers et Pharaon, qui constituaient autrefois la *grande rue* de la ville jusqu'au Palais; la *rue des Jouglars* ou de *Notre-Dame*, allant vers la rue du Canard et se confondant avec elle.

Ce quartier des Jouglars ou jongleurs devait avoir une physionomie bien particulière. Ils allaient de ville en ville, récitant des vers, disant la bonne aventure, jouant de divers instruments, ménétriers, montreurs de bêtes, foule remuante, désordonnée; voisinage équivoque et peu rassurant. On a poétisé et chanté de nos jours *le Jongleur de Notre-Dame*. Tels, sans doute, les jongleurs de Toulouse s'abritaient sous les murs protecteurs du couvent des Carmes et avaient droit d'asile en ce quartier.

Et si on aime les antithèses un peu brusques, en voici un bel exemple. Dans cette rue, dite tour à tour des Jouglars, de Notre-Dame-du-Carmel et du Canard — agrémentée d'un cul-de-sac encore existant, ancienne ruelle de *Bracoal* ou *carreyrou*, — étaient de beaux hôtels aristocratiques portant les grands noms de Caumels, de Montesquieu, d'Orbessan, de Malapeire.

Le rendez-vous des Lanternistes était l'hôtel de Malapeire, occupant le moulon actuel compris entre la rue du Canard, l'impasse (*Bracoal*) et la rue d'Aussargues. La porte d'entrée existe encore rue du Canard, n° 8. En cette noble demeure, sous des plafonds à poutrelles symétriques, assis devant de hauts lambris de chêne, de belles tapisseries à sujets, nos ancêtres, qui avaient certainement de l'esprit, causaient ou lisaient; mais l'écho de ces causeries et de ces lectures n'est pas arrivé jusqu'à nous. Aucun écrit, aucun procès-verbal des séances; nous n'avons que des noms. Tout à fait au début, en 1640, c'étaient Malapeire, les deux frères Péliisson, Massoc père et fils, Caumels, Falguières, Darailh, Garréja, Lagarde, Desegaux, Azéma, Palarin.

M. DE MALAPEIRE, qui groupait ces personnages autour de lui, était sous-doyen du Présidial; il s'occupait à la fois

de poésie, de physique et d'astronomie. Le *Mercur*e du mois d'octobre 1689 faisait un grand éloge de ses mérites scientifiques et de ses vertus privées.

Les deux PÉLISSON étaient fils d'un conseiller à la Chambre de l'Edit de Castres. L'aîné fut reçu, à l'âge de dix-huit ans, dans une réunion académique que les protestants tenaient dans cette ville, mais à la condition assez originale « qu'il parlerait toujours le dernier, parce que lorsqu'il parlait avant les autres il ne leur laissait rien de bon à dire, au lieu que lorsqu'il parlait après les autres il trouvait toujours du bon que personne n'avait dit. » (Mémoires.)

Ce jugement nous paraît aussi peu flatteur pour les autres qu'il est exagéré sans doute pour Péliisson aîné.

Péliisson cadet devint un des membres les plus connus et l'historien de l'Académie française.

M. MASSOC, fameux avocat au Parlement, « faisait paraître dans ses compositions beaucoup de politesse dans le langage et de force dans ses expressions. Ces rares talents brillaient avec non moins d'éclat dans son fils, aussi avocat, et dont les discours académiques ont attiré l'admiration de tout le monde. »

FALGUIÈRES, avocat au Parlement, rimait à ses heures. En tête de l'édition de 1647, du *Ramelet* de Goudelein, il inscrivait la dédicace dont nous donnons la première et la dernière strophes :

Godelin, j'ay veu ton travail,  
Tu peux l'avouer sans vergogne ;  
Car, quoy qu'il sorte de Gascogne,  
Il sent plus tost l'ambre que l'ail.

. . . . .  
Mais si l'advis que je te donne  
Peut sur toy faire quelque effet,  
Je t'asseure que ton bouquet  
Te vaudra mieux qu'une couronne.]

M. DE LAGARDE, qui présida ces premières assemblées, faisait facilement les vers. Il avait soixante ans à cette époque et s'intéressait beaucoup aux découvertes et aux progrès

de la physique. Tous ces petits détails biographiques sont très insuffisants, mais où trouver de plus amples informations?

Les petits cénacles littéraires se tenaient tantôt chez M. de Malapeire, tantôt chez les Péliisson, bien qu'il n'y eût entre eux aucun esprit de jalousie ou de rivalité. M. DE GARRÉJA, conseiller au Présidial, offrit sa maison pour fusionner tous les clans et organiser des *conférences académiques*. Le mot faisait une première apparition. Il n'y avait pas encore le grand attrait des *projections*... L'institution se maintint pendant quelques années, mais avec des intervalles inégaux.

Les Lanternistes, dispersés par des circonstances diverses, se retrouvent, en 1667, dans l'hôtel du président à mortier GARAUD DE DONNEVILLE <sup>1</sup>.

Les documents de l'époque ne tarissent pas sur la profonde connaissance du président dans les sciences et dans les lettres. Il parlait plusieurs langues, entretenait des relations avec tous les savants de l'Europe; il avait collectionné une très riche et très nombreuse bibliothèque qu'il laissa aux Cordeliers.

Chapelle et Bachaumont, voyageant en Languedoc, célèbrent le président de Garaud, qui leur fit visiter et admirer les curiosités de Toulouse.

« Il était originaire de cette ville, disent-ils, et pourtant

C'est le seul Gascon qui n'a pris  
Ni l'air ni l'accent du pays;  
Et l'on jugerait à sa mine  
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

1. Jean-Georges de Garaud-Duranti, sieur de Donneville, avait *une maison faisant coin et face sur la rue Tolosane, avec une issue sur la rue Bourdalèze* (rue des Tisserands, Merlane) (cadastre du dix-septième siècle, 26<sup>e</sup> moulon, capitoulat de Saint-Etienne).

M. le président de Donneville habita également *une maison faisant coin rue Perchepinte et retour sur la rue Donne-Coraille* (cadastre, 12<sup>e</sup> moulon, capitoulat de la Pierre). Dans le *Département des chambres du Parlement* (bibliothèque de la ville), on lit successivement



A côté du président, il faut placer : Fermat fils, conseiller au Parlement ; Médon, conseiller au Présidial ; Choiseul-Pralin, évêque de Comminge ; Marmiesse, évêque de Couzerans ; Montagut, conseiller au Présidial ; l'abbé Maury ; Dumay-Cahuzac, conseiller au Parlement ; Malapeire fils, conseiller au Présidial ; Druille-Gravil, écuyer.

FERMAT fils, dont les poésies latines rivalisaient avec celles d'Horace et de Catulle. Pierre Fermat, le père, le grand mathématicien, sous le patronage duquel nous sommes placés, et dont l'effigie est gravée sur nos médailles, eut deux fils, l'un et l'autre conseillers au Parlement. Il est certain que Pierre Fermat ne compta jamais au nombre des Lanternistes.

MÉDON, conseiller au Présidial, esprit encyclopédique, disciple de Descartes et de Gassendi, poète auquel Nicolas Heinsius, son ami, dédia une longue élégie. Lui-même, Bernard Médon, était un latiniste distingué ; on a de lui un livre intitulé : « *Viri illustri Petri Casanovæ vita per Bernardum Medonium. Tolosæ Tectosagum, apud J. Budeum, occitanicæ typographum, M.D.C.LVI.* »

Pierre Cazeneuve était surtout connu comme jurisconsulte et l'auteur du *Traité sur le Franc-Alleu*.

Il faut nous arrêter plus longuement sur le nom et la personne de GABRIEL VENDAGES DE MALAPEIRE, né à Toulouse en 1624 et qui succéda à son père dans la charge de magistrat au Présidial. Très savant, Malapeire avait aussi des goûts artistiques remarquables et variés. Collectionneur passionné de gravures, il en avait formé un ensemble incomparable ; elles se rattachaient toutes à la vie et à la personne de Marie, la Mère de Dieu, pour laquelle il avait un culte tout particulier. C'est à la Vierge qu'il consacrait et dédiait toutes ses œuvres, même un *Traité sur la nature des comètes*, imprimé à Toulouse en 1665. Sur le tard, vers la soixantaine,

les deux adresses : rue Tolosane, à la Perchepinte, et de nouveau, vers 1671, rue Tolosane. Que les Lanternistes se soient réunis rue Tolosane ou place Perchepinte, ils ne quittaient pas le quartier d'origine.

le goût des vers le prit, et il célébra les louanges de la Mère de Dieu dans plusieurs centaines de sonnets. Il avait l'inoffensive ambition d'en faire un par jour. Le *Livre des sonnets* et le *Psautier de Notre-Dame*, imprimés à Toulouse, attestent l'enthousiasme religieux de Malapeire. Mais ce n'est pas tout. Il fit construire à ses frais, vers 1671, une magnifique chapelle qui devint une annexe de l'église des Carmes et prit le vocable de Notre-Dame-du-Carmel. Cette chapelle a fait l'objet d'un travail très détaillé de M. le baron Desazars, notre savant confrère. Elle était édifiée dans l'axe de la rue du Canard, sur l'un des côtés de la place des Carmes, où s'était perpétuée la tradition, aujourd'hui oubliée, d'une cérémonie religieuse annuelle.

Les œuvres d'art, en grand nombre, qui se trouvaient dans cette chapelle sont conservées dans notre musée.

Malapeire conçut et poursuivit l'idée de la formation d'une véritable académie, organisée sur des bases définitives. L'idée n'était pas encore mûre et l'exécution devait se faire attendre.

Nous sommes à l'année 1670. Nouveau groupe de Lanternistes ; aux noms anciens viennent s'ajouter quelques noms nouveaux : MM. de Nolet père, de Nolet fils, Péliisson cadet, Massoc fils, Malapeire fils, Darailh, Druille-Gravil, de Choiseul, Montagut, abbé Maury.

Les réunions ont lieu à l'hôtel de M. DE NOLET, trésorier de France (rue des Vieilles-Hunyères, puis des Chapeliers, aujourd'hui de Languedoc), ancien hôtel de l'évêque de Pins, démoli et reconstruit. On y remarquait des têtes et médaillons d'une sculpture élégante et ornant les arcades du rez-de-chaussée. Une partie de ces arcades a été utilisée sur place au moyen d'une construction dans le goût de la Renaissance (rue de Languedoc, 46). Les autres arceaux, avec les médaillons à figures, ont été rétablis dans la belle cour de la maison n° 10 de la rue Saint-Etienne.

M. de Nolet attirait autour de lui la société la plus distinguée de Toulouse, et il la retenait surtout par des concerts qui faisaient les délices de tous ceux qui aimaient la bonne

musique. Il voulut, en outre, que quelques beaux esprits se réunissent dans sa maison pour y faire des conférences littéraires. Elles devinrent en peu de temps si célèbres, qu'on eût cru que « les Muses, auparavant errantes et vagabondes, s'étaient fixées dans ce lieu qui leur avait été consacré. »

Ce n'était pas là *le monde où l'on s'ennuie*.

Stimulé par l'entourage, le fils de la maison, le jeune DE NOLET, se distingua par des vers faciles. Il remporta le *prix du sonnet* des Lanternistes. Nous parlerons plus tard des divers concours qu'ils avaient créés ; ce sera l'objet d'un chapitre spécial. Mais qu'on nous permette une digression qui a ici sa place.

La présidente DE DRUILLET, qui s'était fait une célébrité poétique, imagina de féliciter le vainqueur du concours, et voici les vers adressés à Nolet fils :

Vos vers charmants peuvent être loués  
Par la bouche la plus sincère ;  
Ils sont dignes d'être avoués  
par les plus beaux esprits, même par votre père :  
Aussi m'a-t-on dit qu'aujourd'hui  
Apollon prétend qu'au Parnasse  
Auprès des Muses et de lui  
Vous alliez désormais occuper une place.  
J'approuve son dessein ; mais, sans vous offenser,  
Si les neuf doctes sœurs étaient un peu plus belles,  
Je doute que ce Dieu fit bien de vous placer  
Parmi tant de pucelles.

Cette présidente d'humeur assez folâtre, malgré la haute situation de son mari, le président à mortier, n'hésitait pas à braver l'honnêteté dans les mots, si poétiques qu'ils fussent.

Dans le concours ouvert par les Lanternistes en 1694, la noble dame entra bravement dans la lice et se mêla au tournoi sur les bouts-rimés proposés. Voici les vers :

Je vous adorerais n'eussiez-vous que le  
Fussiez-vous tout pétri de neige et de  
Ne pussiez-vous cueillir d'amoureuses  
Je vous sacrifierois l'amant le plus

*Buste,  
Glaçons ;  
Moissons,  
Robuste.*

Eussai-je à mes genoux le Roi le plus Par ma fidélité je ferois des Aux beautés qui, traitant leurs serments de Pensent qu'un changement, s'il est heureux, est	<i>Auguste</i> <i>Leçons</i> <i>Chansons,</i> <i>Juste.</i>
De mon sexe pour vous j'ai dépouillé Je veux bien l'avouer, un rebutant Serait même à mes feux une inutile	<i>L'orgueil ;</i> <i>Accueil</i> <i>Digue.</i>
Ne pussiez-vous d'amour faire agir les Mon cœur en sentimens, en tendresse Du seul plaisir d'aimer soutiendrait les	<i>Ressorts,</i> <i>Prodigue,</i> <i>Transports.</i>

Nous voudrions savoir à qui étaient adressés ces vers et quelle fut l'opinion de M. le Président à mortier ? Il y avait, sans doute, des jours où les Lanternistes se livraient à ce bon rire gaulois si bienfaisant. Cependant, les mécomptes inévitables se produisaient souvent, les intermittences dans les réunions étaient fréquentes. Nous sommes en 1680. L'ABBÉ MAURY, qui avait fait partie du groupe de Garaud-Donneville, se fixe à Toulouse, où il devient le protégé du premier président de Fieubet. Celui-ci, connaissant le désir très vif qu'avait l'abbé de reprendre les conférences académiques, lui fit donner par la ville un appartement commode pour tenir ces réunions. On désigna une maison de la place du Pont-Neuf, dont la ville était propriétaire<sup>1</sup>. Voilà un premier fait d'*encouragement municipal aux Académies*. Ces nouvelles séances littéraires eurent un si grand succès que le public y fut admis, avec le droit, pour chaque auditeur, de demander des éclaircissements, de proposer des solutions sur toutes les matières qui faisaient le sujet des discussions habituelles. L'abbé Maury, qui présidait, avait le don de stimuler et retenir les assistants.

1. La ville possédait les maisons occupant le côté gauche de la place du Pont-Neuf, en regardant la rivière. Sur l'entablement de la porte de l'une de ces maisons, celle peut-être qui nous occupe, on lit, gravées dans la pierre, ces deux dates :

C : 1637. F : 1658.

Des galeries de la cour intérieure de cette maison on voyait tout le commerce et le mouvement de la halle aux poissons.

Il était fort âgé et vivait péniblement d'une pension de 300 livres que lui faisait le clergé. La ville augmenta la modeste somme, et le bon abbé répondit à cette munificence capitulaire par une poésie latine célébrant un projet de conduite d'eau dans Toulouse qui, naturellement, ne fut jamais réalisé. Voici le titre et la dédicace du poème :

NAIS TOLOSANA

*nobilis, sapientissimis et vigilantissimis octo-viris  
capitolinis tolosanis (1683).*

Il adressa aussi des vers au premier président, à sa femme Éléonore de Lavalette, à Samuel de Fermat.

La faveur ne dura pas toujours. Lorsque l'ingratitude officielle arriva, le pauvre abbé, abreuvé de dégoûts, quitta la ville, la Société des Lanternistes, et se retira à Villefranche-de-Rouergue, où il mourut à un âge très avancé. La *Biographie toulousaine* donne une longue liste des œuvres latines de l'abbé Maury ; elle avait puisé largement dans les *Mémoriaux*, et, à notre tour, ne pouvant faire autrement, nous avons pris nos renseignements dans ces deux sources qui ne seront pas taries de si tôt.

M. DE MALAPEIRE tenait essentiellement à maintenir le goût des conférences. Un nouveau groupe se forme, en 1688, avec MM. Tournier, les frères de Carrière, l'abbé Guillemot, Rocolles, Dupuy, Richebourg, Massoc fils, Montaudié, Courtial, Martel, secrétaire des assemblées.

On essaie de mettre de l'ordre dans les travaux. La séance *hebdomadaire* commençait par la lecture d'un petit ouvrage en prose ou en vers, dont le sujet était presque toujours la louange du Roi, puis venaient des remarques sur la langue française : — on prévoit déjà la confection du Dictionnaire et les réformes de l'orthographe. On lisait quelques morceaux d'éloquence sur lesquels était ouverte la discussion ; de l'échange des idées sortait certainement un enseignement profitable : les sciences et les lettres progressaient dans ce milieu.

MM. DE CARRIÈRE donnèrent l'appartement le plus com-  
mode de leur belle maison, qui était près du Collège de Pé-  
rigord (Séminaire diocésain actuel), pour tenir les réunions.

Les méchantes langues et les envieux avaient prétendu  
qu'elles étaient sans aucun éclat. Si nous en croyons les  
*Mémoriaux*, le cadre était cependant bien séduisant :

« C'est un plein-pied de bois de sapin, lambrissé, orné de  
plusieurs pilastres qui soutiennent des voûtes, embelli de  
miniatures et de tableaux de plusieurs peintres fameux de  
France et d'Italie. On a vue sur un très beau jardin, rempli  
d'un grand nombre d'arbres fruitiers et de très rares fleurs,  
et bordé de caisses d'orangers, de citronniers. On voit au mi-  
lieu de ce jardin un bassin où il y a un triton qui vomit une  
grande quantité d'eau, de sorte qu'il semble qu'on ait trouvé  
le secret de goûter dans un milieu si délicieux les douceurs  
d'un printemps continuel. »

Les Lanternistes ne se laissaient pas entamer et bravaient  
les critiques.

TOURNIER, prieur de Clairvaux, conseiller au Parlement,  
était devenu un éloquent conférencier à Paris et à Tou-  
louse.

L'ABBÉ GUILLEMOT, docteur en théologie, avait, par ses  
calculs, provoqué plusieurs belles découvertes scientifiques,  
surtout en optique. Avec son frère, savant physicien et très  
versé dans la philosophie hermétique, ils possédaient des  
secrets merveilleux et avaient collectionné des lunettes, des  
miroirs, des microscopes et autres appareils ingénieux.

ROCOLES, historiographe de France, à la fois homme de  
lettres et très versé dans les sciences, a élevé de jeunes sei-  
gneurs qui ont rempli les premières charges de l'État ; il a  
lui-même joué un rôle considérable auprès des princes. Il a  
fait connaître la description du monde de l'abbé Botero.  
Dans les réunions des Lanternistes, il prononça l'éloge de  
Péllisson, écrit en latin. Le Roi, rendant hommage à sa  
grande science, retint Rocolles en France au moyen d'une  
rente viagère.

DUPUY, latiniste distingué, jurisconsulte savant en droit

canonique, a fait aussi des traductions de poètes grecs, un panégyrique du Roi.

RICHEBOURG, avocat au Parlement, a inséré dans le *Mercur* des éloges et des fables.

MONTAUDIÉ a lu aux Lanternistes un bel éloge du duc du Maine, fils de Louis XIV, gouverneur de Languedoc, protecteur des conférences académiques.

COURTIAL, docteur en médecine, professeur à l'Université, physicien, anatomiste (travaux sur le foie, la rate).

MARTEL, secrétaire des réunions, donna une impulsion très féconde aux conférences. Il était en relations suivies avec tous les savants étrangers et provoquait leurs communications. Il s'occupa avec persistance d'un projet de création à Toulouse d'une Académie des Belles-Lettres; il fit imprimer, à ce sujet, un *Mémoire*, document d'une extrême importance et qui répondait victorieusement aux arguments, aux attaques intéressées des adversaires du nouveau projet.

Les *Mémoriaux* ont fait de très nombreux emprunts à ce *Mémoire*, qui a paru à Montauban, en 1692, sans nom d'auteur.

Ce petit volume n'oublie aucun fait ni aucun nom. Il est comme le guide obligatoire dans ce que nous pouvons appeler notre pays d'origine. C'est dire que nous y recourons souvent.

L'idée de la formation d'une Académie des Belles-Lettres avait fait du chemin.

Les Jeux Floraux, qui régnaient souverainement par le droit de l'âge, ouvrirent le feu des hostilités en 1689.

M. GUYONNET DE VERTRON, historiographe du Roi, dans une lettre aux Lanternistes, dénonça les Jeux-Floraux *comme étant un amusement puéril...*

La discorde s'insinua et fit de sourds ravages dans les deux camps littéraires. On arriva à l'insulte; on déclara que les éloges de dame Clémence n'étaient que des rapsodies et du galimatias... Les plus tolérants dans la lutte appelaient un rapprochement entre les Jeux-Floraux anciens et la nou-

velle Académie des Belles-Lettres en projet; on dirait aujourd'hui les deux Académies sœurs.

D'où vient donc, s'écriaient les Lanternistes (*Mémoire* de 1692), un si furieux entêtement contre les conférences académiques?... On a écrit que, à Toulouse, on ne s'attache guère à d'autres sciences qu'à celles qui peuvent servir à l'avancement, soit dans les charges de judicature, soit dans le barreau ou l'Université, et qu'on ne pratique pas les lettres humaines; mais on oublie donc les noms de Dufaur, de Chalvet, de Maussac, de Maynard, de Cazeneuve, de Fermat, de Doujat, illustrations toulousaines qui, pour la plupart, tiennent brillamment leur place à l'Académie française. Une compagnie composée de personnes ayant déjà paru avec éclat aux conférences académiques ferait grand honneur à la ville de Toulouse.

Qui sait même si, oubliant les injures et pratiquant le pardon évangélique, on ne se tendrait pas la main de part et d'autre pour fusionner certains éléments rebelles?

Les vieux mainteneurs venant siéger à côté des académiciens de nouvelle formation, cela s'est vu plus tard, et a eu lieu sans secousses.

En attendant, et en dépit des jaloux, on travaillait aux conférences, on y lisait de bons discours : plusieurs éloges du Roi, celui de Christine de Suède, celui du duc du Maine.

Ce prince s'était déclaré le protecteur des conférences. De son côté, l'intendant Lamoignon de Baille encouragea puissamment la création d'une Académie. Les hautes alliances arrivaient; que ne faisait-on pas pour les retenir?

Eloges, dédicaces, hommages en prose et en vers abondaient dans les réunions et dans les brochures. Nous parlerons du prix fondé en l'honneur du Roi et de la belle médaille frappée à ce sujet.

Nous entrons dans une période de réglementation. Les Lanternistes, encouragés par de si hautes approbations, dressèrent un premier règlement. En tête, il portait le nom du duc du Maine, protecteur. M. le premier président était



chancelier. Le président prenait le titre de vice-chancelier. Les séances devaient avoir lieu chaque trois mois, et un jour était choisi pour prononcer l'éloge du Roi.

L'auteur du projet de règlement donnait à entendre que l'Académie serait vite organisée « si la ville fournissait un local fixe et un très petit fond, pour le feu et les autres frais, qui ne pourraient monter à plus de 200 livres. Il y aurait 60 livres pour le feu et la bougie pendant l'hiver; pour les soins de l'appartement, 40 livres; pour frais généraux, 60 livres; outre cela, elle devrait donner tous les ans un prix pour un morceau d'éloquence ».

« Il faudrait aussi assigner dans une des maisons du Pont-Neuf qui appartiennent à la ville un appartement qu'on avait accordé déjà à l'abbé Maury, sur la recommandation du premier président de Fieubet.

« Quand MM. les capitouls auraient goûté l'honneur que l'Académie leur attirerait, ils trouveraient bien moyen d'ajouter quelque plus grande libéralité, telle que : une tapisserie aux armes du Roi et de la ville, des tableaux, un ameublement...; plus tard, il leur serait facile de recevoir l'Académie dans un appartement de l'hôtel de ville. »

Celui-ci ne devait s'ouvrir que bien longtemps après à l'Académie définitivement fondée; mais ne vous semble-t-il pas ressentir un avant-goût de notre régime actuel et des phases successives de notre existence académique, depuis cette petite maison du Pont-Neuf jusqu'à notre entrée officielle dans les dépendances de l'hôtel de ville, rue Lafayette, et puis en cette merveilleuse installation définitive, — il faut le croire, — dans ce joyau de la Renaissance que nous devons à la générosité magnifique de M. Ozenne?

Il était facile de faire des règlements, de mettre en tête des noms influents, de former des vœux pour une installation fixe et confortable; mais, en réalité, on ne parvenait pas à s'asseoir complètement dans un bon logis, à établir une suite d'années d'existence. On n'avait pas la certitude, la sécurité du lendemain. Nous voyons chaque groupe changer de place et vivre au jour le jour grâce au bon vouloir

des plus zélés ou des plus opulents promoteurs de ces cénacles d'autrefois.

Revenons donc aux Lanternistes errants et aux renseignements biographiques sur eux et leurs mérites.

Les conférences étaient marquées souvent par des discours de haute éloquence selon la mode du temps; les communications scientifiques et les discussions qu'elles occasionnaient occupaient ensuite les séances.

C'était alors FRANÇOIS BAILE, le savant professeur en médecine, qui enseignait aussi les arts libéraux en l'Université de Toulouse; c'était lui qui ouvrait la séance par un exposé très érudit des questions à l'ordre du jour. On appréciait beaucoup ses ouvrages imprimés et notamment ses dissertations sur la médecine et la physique.

Il mourut à un âge très avancé (87 ans).

A côté de lui se faisait distinguer PIERRE-SYLVAIN RÉGIS, rédacteur au *Journal des Savants*, philosophe cartésien et propagateur des idées philosophiques nouvelles. Il a écrit plusieurs ouvrages : sur l'usage de la raison et de la foi; une réfutation de Malebranche, etc.

Le P. MAIGNAN, religieux minime, était un des plus savants de son ordre; sa réputation s'étendait au loin; sa science lui valut un buste dans la salle des Illustres. Louis XIV voulut visiter en sa cellule le célèbre moine.

Le P. D'ARDENNE, jésuite, physicien éminent, à qui l'on doit plusieurs découvertes; il était qualifié de *sublime génie*.

PARISOT, le plus fameux avocat du Parlement de Toulouse, dont l'épitaphe est célèbre :

PLÆ MEMORIÆ

D. NICOLAI DE PARISOT

CELEBERRIMI CAUSARUM IN FORO TOLOSANO PATRONI,

QUI SEPELIRI VOLUIT IN CEMETERIO

PAUPERUM QUOS FACUNDIA,

CONSILII ET OPIBUS TUERI SOLEBAT.

M. CHAUBARD, conseiller au Parlement, dont les beaux esprits de la Cour avaient fort admiré les poésies.

M. MASADE, l'un des plus distingués des hommes de lettres du temps (nous sommes à l'année 1689), organisa des conférences dans le collège de Foix (église et couvent de la Compassion), où les savants et les lettrés affluèrent. Il se fit remarquer par ses études sur la langue française et devint un critique des plus judicieux et des plus goûtés; il charmait par sa conversation. Sa présidence s'imposa pendant longtemps.

Le groupe devenait toujours plus nombreux et se maintint jusqu'en 1692. Dans ces réunions d'élite on comptait :

M. MARCEL, né à Toulouse en 1647, consul de France, chargé de plusieurs missions en Egypte, auteur de plusieurs ouvrages sur la monarchie française, la chronologie des rois et des princes ;

M. SAINTUSSANS, l'auteur du *Supplément du Dictionnaire de Moréri* ;

Le P. DUMAS, prêtre de la doctrine chrétienne, a rendu la physique et les mathématiques accessibles à tout le monde. Il avait un esprit si fin et si délicat qu'il faisait l'enchantement de toutes les compagnies ;

M. CHAVIRAND DE MENOGRIVE, employé dans les finances de Languedoc, accusé de malversation, fut emprisonné à Toulouse. Il dédia plusieurs poésies à l'archevêque de Toulouse, Montpezat de Carbon. Il porta chez l'imprimeur Boude un petit poème intitulé le *Papillon* et que — ironie bizarre — il avait composé pendant sa captivité.

Le poète prisonnier donnait congé à ses vers en ces termes :

Allez, mes chers enfants, vous présenter au Roi ;  
Heureux si vous avez le bonheur de lui plaire !  
Faites ce voyage pour moi,  
Car je n'ai pas de quoi le faire.

D'AUTERIVE DE MONTIRAT, conseiller au Parlement. La présidente de Druillet, que nous retrouvons, lui a dédié un sonnet en bouts-rimés, dont voici les premiers vers :

Occupé des leçons qu'on donnait au      *Portique,*  
Tu n'en sais pas moins plaire au sexe à      *Falbala;*  
A peine eus-tu quitté le métier      *D'Attila*  
Qu'auprès de toi Cujas eût passé pour      *Bourrique.*

Décidément la dame n'avait aucun respect.

Citons quelques noms encore qui venaient accroître le groupe :

Le CHEVALIER DE BEAUFORT-FRÉZALS, qui devint membre de la Société royale de Londres ;

M. DELON-GARAC, conseiller au Parlement ;

M. DE LUCAS, conseiller au Parlement ;

M. MONTLAUR, trésorier général de France ;

M. CALVET, trésorier général de France ;

M. DE SEVIN, abbé de Verdous ;

M. L'ABBÉ DE CLÉRAC ;

M. LAGNY, gouverneur du fils du premier président de Fieubet ;

M. DE VILLES PASSANS, neveu du premier président de Montrabe ;

Le P. DE LA BLANDINIÈRES, religieux de la Merci ;

M. CATELAN, fils du président aux enquêtes ;

Le CHANOINE COMPAING ;

M. D'AUTESSERRE, écuyer ;

M. LALOUBÈRE, écuyer ;

M. LOUBAISSIN, religieux du Carmel ;

M. PECHANTRÉ, docteur en médecine ;

M. CAMPISTRON, écuyer, le frère du poète connu ;

M. PALAPRAT, une illustration toulousaine, l'auteur de l'*Avocat Pathelin*, du *Grondeur* et de diverses comédies devenues classiques.

Il est inutile de poursuivre cette nomenclature de noms. D'ailleurs, on peut se reporter à la liste des Lanternistes donnée par le D<sup>r</sup> Desbarreaux-Bernard (*Mémoires*, 1849) et à celle du D<sup>r</sup> Armieux (*Mémoires*, 1876). Ces listes, complétées, rectifiées et mises au courant, figureront dans notre *Histoire de l'Académie*.



## CHAPITRE II.

### LES CONCOURS ET LES PRIX DES LANTERNISTES.

Dans une des vitrines de la bibliothèque publique de la ville, on remarque un grand volume couvert d'un velours bleu dont le temps a amorti la couleur, orné de coins et de fermoirs en cuivre et portant sur les plats, et en un relief aussi en cuivre doré, les armoiries et les devises des Lanternistes.

Un Apollon à peu près nu, la tête couronnée, une lyre à la main, et ces mots :

APOLLINI TOLOSANO  
LUCERNA IN NOCTE.

La lampe de la devise est devenue une étoile (dans la nuit).

Nous ouvrons le volume et sur la première page nous voyons une enluminure, d'un dessin médiocre, représentant un lourd portique de marbre veiné de couleurs. Au fronton, entre les colonnes et à la base, sont disposés des écussons aux armes des Lanternistes titrés. Dans le haut, sur une banderolle, on lit : REGISTRE DES LANTERNISTES et la date 1693.

L'ouverture du portique laisse voir, dans un décor théâtral, Pégase s'élançant de l'Hélicon. Au-dessus de l'entablement sont groupés la Renommée, Apollon et Minerve. Au bas du dessin, la signature *I. Gras fecit.*

Dès les premières lignes du manuscrit, les Lanternistes font appel aux beaux esprits, les conviant aux concours, promettant, avec *parole d'honneur*, de faire l'examen rigoureux des ouvrages envoyés et de n'écouter d'*autre sollicitation que le mérite.*

Pourquoi ces hommes de goût, les meilleurs juges des œuvres de l'esprit, nous laissent-ils croire qu'ils pouvaient être influencés par l'intrigue et sensibles aux recommandations?... Voilà qui est déjà bien près de nous et très moderne, si on en croit les méchantes langues.

Admettons la scrupuleuse honnêteté des concours et attribuons même à ce fait la grande affluence des concurrents dès le début.

Les Lanternistes avaient fait choix des *bouts-rimés* pour provoquer l'ardeur et l'émulation des poètes. Tous les ans, ils lançaient un programme dans lequel ils donnaient les rimes. Les plus bizarres étaient celles qui embarrassaient le moins et qui fournissaient les plus belles pensées. Les bouts-rimés, ajoutait le programme, sont comme les anciennes modes qui reviennent. Combien de fois n'ont-ils pas égayé nos soirées et réjoui les muses que nous allions visiter à la faveur des étoiles. N'est-il pas juste que nous tâchions de les tirer de l'obscurité où ils commençaient de rentrer... Les concurrents étaient libres de choisir leur sujet, mais les Lanternistes déclaraient qu'ils recevraient toujours *avec plus d'inclination* les vers faits à la louange du Roi.

Célébrer le grand Roi, chanter en vers emphatiques ou proclamer en prose redondante son faste, ses victoires, ses splendeurs rayonnantes, tel était le sujet unique digne d'occuper les lettrés du dix-septième siècle, et les récompenses proposées aux beaux esprits d'alors n'avaient d'autre but que de magnifier le Roi-Soleil.

En 1691, M. GUYONNET DE VERTRON, historiographe de France, qui avait assisté aux réunions des Lanternistes, leur proposa de donner un prix à celui qui ferait le plus beau sonnet sur ce sujet : *Parallèle de Sa Majesté avec les Princes surnommés grands*. La réponse ne se fit pas attendre. Le P. MOURGUES, jésuite, obtint la récompense promise. Stimulé par ce succès, M. de Vertron proposa de nouveau un prix pour le concurrent qui enverrait la plus belle devise, accompagnée de vers en l'honneur du Roi, sur quelque

événement du règne. On prenait goût à l'innovation. Le mouvement littéraire s'affirmait.

En 1694, l'assemblée générale des Lanternistes décida qu'une médaille d'or serait décernée à l'auteur du meilleur discours à la louange du Roi. Cette médaille, qui a été lithographiée par Raynaud, d'après les croquis de Bida, pour les Mémoires de l'Académie en 1849, présentait, d'un côté, le portrait du Roi avec cette inscription :

LVDOVICO MAGNO SEMPER INVICTO,  
EVROPÆ PACEM PIE OFFERENTI M.D.C.XCIV.

Au revers, Pallas casquée et empanachée, revêtue d'une tunique et d'une cotte de mailles, d'une main tenant une corne d'abondance avec des fleurs et des fruits, s'appuyant de l'autre bras sur un bouclier portant les armes de Toulouse avec cette devise : OLIM FLORES, NUNC FRUCTUS. Au bas, on lisait ces mots : RESTAURATORES CÆTUM ACADEMICORUM DEDERUNT TOLOSÆ KALENDAS JULII ANNI M.D.C.XCIV.

Revenons au *manuscrit* des Lanternistes et au premier concours de 1693 pour lequel un appel si engageant avait été publié.

Les bouts rimés furent donnés et les concurrents devaient faire avec ces rimes un SONNET à la louange du Roi en l'agrémentant d'une devise et d'une prière en quatre vers. Il fallait se soumettre à cette réglementation et les Lanternistes n'eurent qu'à se réjouir hautement du succès de leur concours.

PREMIER SONNET COURONNÉ :

Qu'on ne me parle plus de ce héros, Dont l'Univers jadis admira la Malgré tant de beaux noms dont il est Alexandre ne fut qu'un brigand	<i>Antique, Vertu; Revêtu, Magnifique.</i>
LOUIS seul peut braver la plus noire Quand sa valeur foudroie un ennemi Son cœur, pour l'épargner, a longtems Et toujours l'équité règle sa	<i>Critique; Têtu, Combattu, Politique.</i>



Habile à manier le sceptre et le Maître de l'élément qu'habite le Pour endosser le fer il a quitté l'	<i>Sponton, Triton, Hermine.</i>
---	--

A gagner les marais, Batave, sois Ou, sans craindre son bras ni son auguste Viens chercher à ses piez un éternel	<i>Dispos, Mine, Repos.</i>
--	-------------------------------------

Nous faisons de l'histoire et non de la critique littéraire, aussi ne mettrons-nous en doute le goût impeccable des Lanternistes.

Le vainqueur de ce concours se nomme CAMPISTRON, le frère du poète connu, un illustre Toulousain qui projetait sans doute sur l'auteur du sonnet couronné un reflet assez puissant pour éblouir les juges.

En 1694, nouveau concours, nouveaux bouts rimés accompagnés d'un retentissant programme. Les Lanternistes déclarent qu'ils se tiendront toujours en dehors de toutes sollicitations et de toutes influences compromettantes.

Pourtant, se méfiant d'eux-mêmes, craignant quelques défaillances, ils font appel à des personnages recommandables par leurs goûts littéraires et poétiques.

En cette année, et devant de si alléchantes promesses, les concurrents furent très nombreux. *Jamais, d'après les Lanternistes, il ne s'était vu une pareille émulation sur le Parnasse... On aurait peine à imaginer, ajoutaient-ils, combien les bouts-rimés ont fait fortune... C'est un divertissement louable, un amusement honnête, où les plus beaux esprits s'appliquent.*

BOUTS-RIMÉS ET SONNET DE 1694.

Grand Roy, dont jadis Rome eût adoré le Tu sçais, malgré l'horreur des frimats, des Hâter de tes lauriers les fertiles Mars ne parut jamais si fier ni si	<i>Buste, Glaçons, Moissons; Robuste.</i>
--	---

Tout tremble, tout se rend à ton aspect Ton exemple fournit d'héroïques Peut-on assez vanter, par de nobles Un vainqueur comme toi, sage, intrépide,	<i>Auguste, Leçons; Chansons, Juste?</i>
---	--

Au comble de la gloire on te voit sans	<i>Orgueil;</i>
A l'air majestueux tu joins un doux	<i>Accueil;</i>
Tes progrez ont toujours ta clémence pour	<i>Digue.</i>
De cent peuples unis tu romps tous les	<i>Ressorts,</i>
Et ton cœur, attendri du sang qui se	<i>Prodigue,</i>
Sacrifie à la paix ses plus vaillans	<i>Transports.</i>

Le vainqueur était le chevalier DUPONT DE CASTELSARRASI, major d'infanterie en Danemark.

On se souvient du sonnet très égrillard de la présidente de Druillet, qui prit part à ce concours.

Nous allons rencontrer de plus « honnestes Dames », plus réservées dans leur langage, mieux pondérées et remportant le prix. La lutte entre poètes devient même très intéressante dès que les femmes s'en mêlent, et, en 1695 et 1696, la médaille d'Apollon leur sera exclusivement décernée.

La première d'entre elles est MARIE-JEANNE L'HÉRITIER DE VILLANDON, fille de Nicolas L'Héritier, historiographe de France.

Elle était née à Paris en 1664.

Voici comment elle fut jugée par la critique du temps :

« ... Quoique ses ouvrages, consistant en romans, contes, traductions, poésies, annoncent de l'imagination, de l'esprit, de la facilité, ils ne lui ont pas fait une réputation solide; ils ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité. » (*Siècles littéraires*, t. II.)

« ... Elle avait acquis beaucoup de réputation non seulement par son savoir et par son talent pour la poésie, mais aussi par la douceur de ses mœurs et par la noblesse de ses sentiments. » (*Dictionnaire historique*, édition Didot, 1760.)

SONNET COURONNÉ.

Dans la route brillante où la gloire te	<i>Guide,</i>
Vingt souverains jaloux, en vain de toutes	<i>Parts,</i>
Elèvent contre toi mille orgueilleux	<i>Remparts;</i>
Toujours en ta faveur la victoire	<i>Décide.</i>
Qui pourroit s'opposer à ta valeur	<i>Rapide ?</i>
Surpassant en un jour Constantins et	<i>Césars,</i>
Agissant et tranquille au milieu des	<i>Hasars,</i>
Rien ne peut ébranler ton courage	<i>Intrépide.</i>

Que tu sçais bien remplir tes augustes	<i>Emplois !</i>
Père de tes sujets et protecteur des	<i>Lois !</i>
Les flots ont beau gronder, nous bravons les	<i>Tempêtes.</i>
Si tu suivais le cours de tes exploits	<i>Divers,</i>
De l'aurore au couchant tu ferais des	<i>Conquêtes ;</i>
Mais, grand Roy, tu ne veux que calmer l'	<i>Univers.</i>

Dans leur enthousiasme, les Lanternistes voulurent aller jusqu'au bout de la plus parfaite galanterie ; ils reçurent au milieu d'eux, dans leur cénacle, la femme poète, et voici comment le *Mercur*e enregistre cette réception :

« Cette Compagnie (les Lanternistes), convaincue de l'exacte probité, de l'érudition polie et des autres brillantes qualités de M<sup>lle</sup> L'Héritier de Villandon, de Paris, la reçoit aujourd'hui, 4 novembre 1696, au nombre de ceux qui la composent, espérant que le titre de Lanterniste acquerra un jour de quoi mieux répondre à la dignité du sujet qui va remplir la place adjudgée.. »

Arnaud Laborie, secrétaire des Lanternistes, a signé le procès-verbal de réception.

M<sup>lle</sup> de Villandon remercie<sup>1</sup> du grand honneur qu'on lui fait et y ajoute la note de modestie traditionnelle en usage jusqu'à nous :

« Quelques efforts que je fasse, dit-elle, pour m'élever au-dessus de mon génie, je ne pourrai jamais occuper qu'avec confusion la place que vous m'avez donnée. C'est à vous à me communiquer les *clartés* qui me mettront en état de la remplir... »

Molière a dit :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,

et M<sup>lle</sup> de Villandon aspirait aux *sublimes clartés* de Philaminte.

Elle était bien du siècle de Molière, M<sup>lle</sup> de Villandon, lorsqu'elle écrivait à propos de M<sup>lle</sup> de Scudéry :

1. *Le Mercur*e (mai 1698) a inséré ce remerciement.

« Nous avons perdu la plus illustre image de cette politesse des temps heureux, quand la mort nous a enlevé la savante M<sup>lle</sup> de Scudéry. Dès que je songe à la perte de cette incomparable fille, je sens tout mon enjouement s'évanouir. L'estime, l'admiration et l'amitié, en me la rendant chère, m'avaient donné une connaissance si vive, si étendue de son rare mérite que je pense que personne ne l'a jamais mieux senti que moi... »

Les Lanternistes allèrent encore plus loin dans l'apothéose des *lauréats*, et ils placèrent dans la salle de leurs assemblées les portraits de ces triomphateurs. M<sup>lle</sup> L'Héritier de Villandon figura la première dans ce musée des poètes ; puis, à côté d'elle, M. Grangeron, le vainqueur du concours de 1698, et qui appelait sa voisine en effigie « l'aimable favorite des nymphes ».

Mais reprenons la suite chronologique des bouts-rimés proposés.

C'est encore une femme, M<sup>lle</sup> DE NOUVELON, qui remporte le prix en 1696. Dans leur joie, les Lanternistes deviennent lyriques... « Parmi beaucoup d'autres sonnets, celui-ci nous a paru le meilleur... C'est présentement le tour du beau sexe. Il triomphe partout. *La Grèce n'avait qu'une Sapho, mais la France peut se vanter d'en avoir plusieurs...* »

SONNET DE 1696.

Rien n'égale l'éclat de ta vertu	<i>Sublime,</i>
Ny de tes actions l'héroïque	<i>Candeur ;</i>
A peine l'Univers en soutient la	<i>Splendeur,</i>
Et tout tremble, grand Roy, quand Bellone t'	<i>Anime.</i>
L'ingrat usurpateur qui, par un heureux	<i>Crime,</i>
D'une jalouse ligue a fomenté l'	<i>Ardeur,</i>
En vain veut abaisser ta suprême	<i>Grandeur ;</i>
De son noir attentat il sera la	<i>Victime.</i>
En dépit des efforts de cent peuples	<i>Mutins,</i>
Nous reverrons encor, par tes heureux	<i>Destins,</i>
Sous ton bras triomphant la discorde	<i>Etouffée.</i>
Après avoir vaincu sur la terre et les	<i>Flots,</i>
T'élevant dans l'Europe un plus fameux	<i>Trophée,</i>
Tu luy rendras la paix malgré ses vains	<i>Complots.</i>

C'était de l'engouement parmi les lettrés. Les Lanternistes, à propos des bouts-rimés, disaient : « Ce sont des fruits rares dont on attend la saison avec impatience. » La cour et la ville retentissaient du bruit des bouts-rimés et célébraient les merveilleuses vertus de ces petits poèmes. Les princesses s'en mêlaient; elles inspiraient des sonnets, ou mieux les faisaient elles-mêmes. Le *Mercur*e les imprimait. La princesse de Conti récompensait par l'envoi de son portrait, enrichi de diamants, l'un des sonnets envoyés aux Lanternistes. Il était fait par un sieur Bellocq qui, dans le *Mercur*e, avait déclaré les bouts rimés... *genre extravagant et tout au plus bons pour traiter les sujets burlesques...* Bellocq accepta quand même le portrait orné des diamants princiers. La modeste médaille *Lucerna in nocte* était bien éclipsée par ce scintillement imprévu de pierres précieuses.

En 1697, la cérémonie du couronnement se fit chez M. le premier président de Morant qui habitait un hôtel près le cloître de Saint-Etienne. « Cet illustre magistrat, disent les Lanternistes, n'est pas moins fin et poli dans la décision des ouvrages d'esprit qu'il est juste et éclairé dans les jugements qui regardent la fortune des hommes. Son approbation relève infiniment le sonnet récompensé. » L'auteur était le P. FRANÇOIS LAMI, de la doctrine chrétienne, professeur de belles-lettres à l'Esquile.

SONNET DE 1697.

Grand Roy, ton bras est craint du couchant à l'	<i>Aurore,</i>
Tu rehausses l'éclat de tes brillans	<i>Ayeux;</i>
Jadis, Rome t'eût mis au rang des demi-	<i>Dieux,</i>
Après tant de hauts faits que nul peuple n'	<i>Ignore.</i>

La paix, fille du Ciel, plus charmante que	<i>Flore,</i>
Va bientôt couronner d'un art	<i>Ingénieux</i>
Les exploits inouis dont tu frappes nos	<i>Yeux;</i>
Déjà ses étendars à Riswick elle	<i>Arbore.</i>

Quelle gloire pour toy, quel honneur sans	<i>Pareil!</i>
D'un repos plein d'appas le superbe	<i>Appareil</i>
Te montre à l'Univers des héros le	<i>Modèle.</i>

Les muses, à loisir, sur de nouveaux  
Vont chanter le bonheur de ton peuple  
Et t'offrir tour à tour un éternel

*Accens,  
Fidèle  
Encens.*

En cette année 1697, les Lanternistes ont encore la joie de voir briller *les agréments et l'heureux naturel du beau sexe*. M<sup>me</sup> DUNOYER, femme du grand-maître des eaux et forêts de Languedoc, a composé un sonnet où « elle marque beaucoup de tendresse pour le Roi. »

En annonçant le concours de 1698, les Lanternistes déclarent que « toute l'Europe se réjouit de la paix que le monarque vient de lui donner ; il serait honteux de ne pas se joindre aux acclamations publiques. Les muses auront autant d'occupation à louer un si grand Roi dans ses travaux pacifiques qu'elles en ont eu à le suivre dans le cours de ses prospérités martiales. C'est à ce sujet que notre Compagnie va renouveler son zèle en proposant les bouts-rimés suivants » :

SONNET DE 1698.

Héros, dont la vertu nous rend le ciel  
Ton auguste conduite a rempli nos  
Le comble précieux de tes nouveaux  
A de nos ennemis désarmé le

*Propice,  
Souhairs.  
Bienfaits  
Caprice.*

Bellone trop longtemps a fait ton  
On la voit faire place à des plaisirs  
Des lauriers dont encor Mars t'offre les  
Au repos des mortels tu fais le

*Exercice ;  
Parfaits.  
Attrails  
Sacrifice.*

De ta sage vaillance et de tes nobles  
Et la terre et les flots tour à tour sont  
De nos jours fortunés ta clémence est la

*Soins  
Témoins ;  
Source.*

Les douloureux accents de tes plus fiers  
Te retiennent, grand Prince, au milieu de ta  
Une solide paix couronne tes

*Rivaux  
Course ;  
Travaux.*

L'auteur couronné est M. GRANGERON, de Toulouse, qui rimait en français et en latin ; il passait, en outre, pour un médecin expert « en la connaissance et la vertu des simples. »

L'imprimeur toulousain Boude publia en brochure le sonnet de Grangeron et plusieurs autres qu'il mit à la suite; ils sont au nombre de vingt-trois, ce qui prouve surabondamment et la fécondité des rimeurs et le succès du concours des bouts-rimés.

M. Grangeron et M<sup>lle</sup> Lhéritier de Villandon inaugurèrent, comme nous l'avons dit, un petit musée des poètes couronnés par les Lanternistes, et il faut croire aussi qu'eux-mêmes ne furent pas insensibles à se voir reproduits en images; car si nous lisons un remerciement en vers, composé par un bel esprit étranger à Toulouse, M. ROUBIN, du Pont-Saint-Esprit, et qui avait obtenu le droit d'assister aux séances des Lanternistes, voici un passage bien suggestif :

C'est dans ce lieu sacré que ces hommes illustres,  
Sans craindre désormais le caprice du sort,  
Bravent le pouvoir de la mort.

.....  
C'est là que leur noms éclatants,  
Pour jamais à couvert de l'empire du temps,  
Ne perdront jamais rien de leur gloire première;  
C'est là que leurs portraits, d'un ouvrage immortel,  
Sous un dais magnifique et brillant de lumière,  
Sont noblement rangés dessus le maître-autel.

Ce style pompeux est bien peu explicatif. Cet autel, ce dais magnifique et entouré de lumière, ce lieu sacré où *ces hommes illustres bravent la mort*, ces champs-élysées où nos ancêtres étaient comme déifiés de leur vivant..., ne faut-il pas réduire tout cela à des proportions plus humaines? Si quelques portraits ont embelli les salles de réunion libéralement offertes par quelque grand seigneur prêtant les panneaux de son salon, contentons-nous de regretter de ne plus posséder ces portraits des académiciens et académiciennes d'autrefois. Quel bel ornement ils feraient dans notre hôtel et quelle intéressante page d'histoire d'art local à écrire!

M. Roubin, du Pont-Saint-Esprit, avait concouru pour les bouts-rimés déjà lus, donnés en 1694, et qui avaient eu le don, on l'a vu, d'exciter la verve des poètes.

Voici ce nouveau sonnet :

Que par toute la terre on encense le	<i>Buste</i>
D'un prince qui cent fois, sans craindre les	<i>Glaçons</i>
Non plus que les ardeurs qui grillent nos	<i>Moissons,</i>
A signalé son bras vigoureux et	<i>Robuste.</i>
On ne voit rien en lui que de grand que d'	<i>Auguste;</i>
Son règne à tous les rois va fournir des	<i>Leçons.</i>
Muses, en sa faveur, épuisez vos	<i>Chansons.</i>
Vous n'en eûtes jamais de matière si	<i>Juste.</i>
D'une ligue insolente il sait dompter l'	<i>Orgueil;</i>
La victoire partout lui fait un doux	<i>Accueil,</i>
Sa rapide valeur ne trouve point de	<i>Digue.</i>
Enfin, de sa conduite admirant les	<i>Ressorts,</i>
On ne peut, dans les dons que le ciel lui	<i>Prodigue,</i>
Ni le voir sans l'aimer, ni l'aimer sans	<i>Transports.</i>

Ses succès ne se bornèrent pas là, car nous retrouvons M. Roubin parmi les noms de ceux qui remportèrent la grande médaille d'or.

Voici ces noms :

J. BARRAU. LA PRÉSIDENTE DE DRULLET. CHEINON. LE P. CLÉRIC. LE CHANOINE COMPAING. NOLET FILS. ROUBIN.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, mais nous n'avons pas fini avec les bouts-rimés.

Le manuscrit de la bibliothèque s'arrête au concours de 1698.

Ouvrons le *Mercur*e, car il va devenir l'organe officiel des Lanternistes. Il publie très exactement les bouts-rimés proposés et les sonnets couronnés. En 1699, le vainqueur se nommait DE BELEBAT, — en 1700, l'ABBÉ DE POISSY. A cette époque, on était à la paix et le sonnet chantait la clémence du Roi.

Le laurier a pour toi moins d'attraits que l'	<i>Olive,</i>
La paix devient le prix de tes faits	<i>Eclatans.</i>
L'orage est dissipé; quelle heureuse	<i>Saison!</i>
Le calme des beaux jours règne sur l'	<i>Horizon,</i>
Ton bras du Champ-de-Mars a fermé la	<i>Barrière.</i>



En 1701, le prix est remporté par le P. COURTIES, de la Doctrine chrétienne, professeur à l'Esquile. Au sonnet victorieux, le *Mercur*e en ajoutait quatre autres, tant le filon poétique était riche !

En 1702, le prix appartient à M. DE NOLET-CADILHAC, *ne*, pour ainsi dire, *dans le sein des muses*, car son illustre famille les a toujours cultivées.

Le *Mercur*e publie sept sonnets. On comprend notre réserve en face de ce débordement de rimes enthousiastes. En 1703, le programme du concours s'exprime ainsi :

« ... Le public attend avec impatience les bouts rimés que nous avons accoutumé de donner tous les ans ; il ne faut pas douter qu'ils ne puissent plaire, quoiqu'ils reviennent si souvent. »

M. MAGNAS, de Lectoure, remporta le prix.

En cette année, ce fut une vraie solennité académique. M. de Nolet, trésorier de France, prononça un discours d'ouverture retentissant.

« ... Voicy le jour, Messieurs, où, suivant la coutume établie par votre illustre doyen, nous donnerons le prix à un sonnet..... Quelque frivole, quelque peu important qu'ait paru l'usage des bouts-rimés à des esprits ou trop élevés ou trop bizarres, rien n'est frivole, rien n'est peu important dès qu'il faut parler de notre grand Roi..... Les Héros et les Dieux sont également sensibles à certaines douceurs ; ils veulent être flattés et loués, mais flattés et loués par une bonne main ; et j'oserai dire que les louanges que l'on donne aux premiers dans le monde ne sont qu'une douce préparation et qu'une heureuse anticipation du nectar qu'ils goûtent quand ils sont au rang des autres. Le bon goût et la délicatesse que j'ai toujours trouvé dans cette aimable Compagnie, l'union et la justice qui, malgré l'envie, ne cessèrent jamais d'y régner, enfin, l'esprit et le savoir qui président ici ne me laissent pas douter un moment de la sincérité de vos sentimens, de la justesse de vos décisions, ni de la bonté du choix que vous allez faire. Laissez gronder les tristes poètes qui, toujours infortunés, ramperont toute

leur vie au pied du Parnasse; ils ne méritent pas qu'Apollon leur tende la main pour les aider à s'élever. Méprisons leurs cris et leurs plaintes, ordinaire et mesquine ressource des méchans auteurs... Malgré les orages et les tempêtes, Apollon, dont nous étalons tous les ans la figure dans nos assemblées et dans nos prix, Apollon, protecteur du Parnasse, y sait conserver le calme et le repos. Il est le Dieu de la clarté; il peut promettre et donner de beaux jours; l'Amour seul peut quelquefois lui disputer cet avantage... »

1703. SONNET COURONNÉ

Louis de son côté fait pencher la Des Germains orgueilleux il abat la Tout ce qu'il fait est grand et si bien Que l'envie en frémit et garde le	<i>Balance, Fierté; Concerté Silence.</i>
Audacieux titans, faites-vous Et n'osez plus braver Jupiter C'est de lui que dépend votre Epreuvez sa douceur, mais non pas sa	<i>Violence, Irrité, Félicité; Vaillance.</i>
Sa foudre va tomber. tremblez, aigle Le lion est déjà sur le trône Et le laurier renaît aux rivages de l'	<i>Ennemi! Affermi, Ebre.</i>
Si vous luy résistez encor quelques Vous allez, par l'éclat d'une chute Elever à son nom d'éternels	<i>Momens, Célèbre, Monumens.</i>

Sept sonnets sont imprimés à la suite.

En 1704, le succès semble s'épuiser. On imprimait quatre sonnets seulement; le prix fut adjugé à M. BARRÈRE, docteur en médecine de la Faculté de Toulouse.

Les Lanternistes n'étaient pas riches puisque la dépense de la médaille des bouts-rimés était faite depuis plusieurs années par M. LUCAS, doyen des conseillers-clers au Parlement et doyen de la Compagnie des Lanternistes.

Le *Mercur*e du mois d'août 1704 annonce la mort de M. Lucas. En la séance solennelle de cette année, le secrétaire s'écriait : « Quelle sombre mélancolie s'empare de nos sens et de notre cœur! Ne nous sera-t-il pas permis de ré-

pandre quelques fleurs sur le tombeau d'une personne qui nous était si chère, de notre illustre doyen, que nous devons regarder comme le fondateur de ces agréables exercices, comme le patron des muses... »

Les bouts-rimés ont vécu et les Lanternistes approchent de la fin de leur existence.

---

### CHAPITRE III.

#### LA FIN DES LANTERNISTES.

Des lettres patentes de Louis XIV, datées du mois de septembre 1694, octroyèrent à l'Académie des Jeux Floraux le droit exclusif de haute et basse justice sur les productions littéraires en vers et en prose. Les Lanternistes qui avaient vaillamment combattu pour le triomphe des Belles-Lettres et toujours ambitionné de former une Académie nouvelle, homogène et durable, furent pris de découragement. La mort frappait sans rémission les plus anciens, les plus assidus aux cénacles intermittents où se faisaient encore entendre les échos des beaux discours d'antan, des bouts-rimés si attendus et si recherchés. Les derniers fidèles se réunirent chez M. de Mondran, seigneur du Mirail, trésorier de France. C'était un lettré, un savant et un artiste. Il faisait partie de l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture, érigée à Toulouse. Doyen des associés ordinaires de cette Académie, il imagina un magnifique projet d'embellissements de la ville qui resta dans le domaine du rêve et péchait par trop de splendeur. M. de Mondran logeait dans cette rue des Fleurs que nous aimons à citer ici, car elle nous tient personnellement au cœur, et puis elle est surtout un souvenir historique pour notre Académie. L'hôtel et les jardins de la sénéchaussée devinrent sa propriété, et à côté du siège des séances furent établis, sous son patronage, un observatoire et un jardin botanique, qui ont eu une grande importance scientifique. Le rôle de ces établissements sera étudié dans une autre partie de cette histoire.

M. de Mondran fit donc un suprême appel aux Lanter-

nistes. Il s'efforça de ranimer la voix des poètes, dont l'ardeur se relâchait. Ces essais de renaissance ne durèrent pas. Quelques anciens pourtant surent retrouver le logis si hospitalier de la rue du Canard. M. de Malapeire n'était pas mort. Il disparut l'année même de la victoire des Jeux Floraux, en 1694. Dame Clémence détrôna définitivement l'Apollon des Lanternistes, qui laissa tomber sa lyre, dont les cordes ne vibraient plus que de loin en loin, sans beaucoup d'éclat, et l'étoile du blason académique, devenue réellement cette fois une petite lanterne, s'éteignit dans la nuit... *Lucerna in nocte.*

L'œuvre écrite et imprimée des Lanternistes est bien réduite. Elle mérite cependant une mention spéciale dans notre travail.

La bibliothèque publique de la ville possède deux minces volumes, devenus très rares, et dont nous allons résumer le contenu.

Le premier est intitulé : *Recueil de divers discours et autres pièces d'éloquence, de prose et de vers, prononcés dans les conférences académiques de Toulouse.* Tome I<sup>er</sup>, in-12. A Toulouse, chez J.-Paul Douladoure, imprimeur près le collège de Foix, 1692. — Ce volume renferme :

1<sup>o</sup> Une dédicace à M<sup>gr</sup> Louis-Auguste de Bourbon, prince souverain de Dombes, duc du Maine, gouverneur de Languedoc...

« ... Quelle conduite serait la nôtre, disent les académiciens, si, vivant dans la capitale de votre gouvernement, et osant vous regarder déjà comme notre illustre protecteur, nous ne vous offrions pas les premières productions de notre renaissante Académie!... »

2<sup>o</sup> Une préface qui rend hommage à la passion dominante des Toulousains pour les belles-lettres et rappelle les noms de Pélisson, de Malapeire, de Garaud de Donneville « qui avait si dignement logé les muses dans son hôtel. » L'élogieuse préface célèbre ensuite la haute protection de

l'intendant Lamoignon de Bâville, qui voulait fonder une Académie des Belles-Lettres avec la réunion des hommes de mérite qui formaient les anciens cénacles littéraires.

3° Eloge de M<sup>sr</sup> le Prince, duc du Maine, prononcé le 8 février 1691.

4° Dissertation morale sur le sujet suivant : « Quels philosophes ont fait profession d'une vertu plus solide ou les stoïciens ou les épicuriens ? » La conclusion était en faveur de la sage modération de ces derniers.

5° Epître à M. de Malapeire, conseiller au Présidial de Toulouse.

6° Discours académique sur le sujet d'éloquence proposé par l'Académie française.

7° Dissertation physique sur *la nature de l'air et ses propriétés*.

8° Eloge du roi, prononcé le 14 mai 1692.

9° Une fable dédiée à M<sup>sr</sup> le duc du Maine.

Ce prince s'était hautement déclaré le protecteur des conférences académiques; mais les devoirs de la guerre ne lui laissaient pas le temps *de s'amuser à lire des vers*. Cependant, un des beaux esprits du cénacle imagina une fable, sous forme de dialogue entre deux muses, s'entretenant, en termes très transparents, de la rivalité des Jeux Floraux et de l'Académie des Belles-Lettres encore en projet. Voici un fragment de la fable :

La muse *Clio* a élu domicile à Toulouse.

· · · · ·  
L'air est doux à Toulouse et c'est un beau séjour.

*Calliope* : ... Mille savants t'y font la cour.

*Clio* : Une muse injustement  
A mon bonheur s'est opposée  
Avec beaucoup d'empressement.

*Calliope* : Quoy! Clémence, autrefois muse de cette ville,  
Aussi vieille qu'une sybille,  
Qui, dans un an, ne parle qu'une fois,  
Moitié gascon, moitié François,

De ton dessein s'est alarmée ?  
Elle devrait être charmée  
Que l'on instruisit ses gascons  
Et qu'en corrigeant leurs chansons  
L'on augmentât sa renommée.

*Clio* : Je n'ai jamais souhaité son trépas,  
Bien loin de là ; je respecte son âge.  
Mais cette bonne vieille a tort ;  
Pour une muse elle est trop ombrageuse :  
Je ne suis point une mangeuse.

. . . . .  
Le jardin, le portique et le feu qu'on me prête  
Font tout mon appareil et ma plus grande fête.  
. . . . .

10° Dissertation historique sur Dom Sébastien, roi de Portugal.

11° Discours académique en l'honneur de la Mère de Dieu.

Le tome II ne parut pas, mais il fut remplacé par une publication analogue contenant les discours ayant concouru pour le prix proposé en 1694.

Le titre du nouveau volume est :

*Recueil de plusieurs pièces d'éloquence présentées à Messieurs des conférences académiques de Toulouse pour le prix de l'année 1694.* A Toulouse, chez Guillaume-Louis Colomiez, imprimeur ordinaire du roi et marchand libraire. M. DC. XCIV. In-12.

En tête du *Recueil* figure le sujet proposé pour le prix d'éloquence :

*Sur la modération du Roy, qui est prêt à sacrifier sa propre gloire au repos de l'Europe par les offres de paix qu'il fait à ses ennemis dans le tems où ses conquêtes et ses victoires promettent à ses armes des progrès encore plus glorieux.*

La préface débute par un pompeux éloge de Toulouse, qui porte le titre si glorieux de savante et de palladienne. Les conférences académiques y sont célébrées avec une emphase convaincue... « Les Muses semblaient avoir trouvé

un asile favorable contre le torrent de l'ignorance et de la barbarie... »

« Il était réservé à quelques personnages illustres de donner de la fixité et de la durée à ces exercices littéraires et d'y intéresser le public par des séances et des concours. »

Le programme, on le sait, fut largement répandu, et le succès suivit de près... *Les dames même se sont fait honneur d'entrer dans une lice si glorieuse.*

Le prix fut adjugé à M. Compaing, prébendier de l'église métropolitaine de Toulouse.

Les académiciens se rendirent le 1<sup>er</sup> juillet chez M. de Malapeire, leur doyen, dans une salle vaste et magnifique, où les anciennes réunions avaient été tenues et où M. Péli-son avait lu son premier discours.

M. Martel, secrétaire de la Compagnie, ouvrit la séance par un morceau d'éloquence, « en présence d'une très nombreuse assemblée, composée de ce qu'il y avait à Toulouse, de l'un et de l'autre sexe, de plus poli et de plus distingué ». M. l'abbé Tournier, conseiller au Parlement, fit ensuite la lecture du discours victorieux...

Le prix consistait en une médaille d'or, de la valeur de douze louis, et dont nous avons donné plus haut la description.

On a imprimé les cinq discours jugés les meilleurs. Le premier est celui de M. Compaing. Le second est de M. Elie Cheiron, avocat au Présidial de Nîmes et de l'Académie royale de cette même ville. Le troisième est du P. Cléric, jésuite, qui a enseigné la rhétorique à Toulouse, puis la philosophie à Montpellier. Le quatrième est celui d'une illustre dame « à qui sa modestie n'a pas permis de faire paraître son nom ». Le cinquième est signé : J. Barrau.

A la préface, on a joint la lettre que M. Compaing plaça en tête de son discours et adressée à M. Martel... « Le public a reçu avec tant de marques d'estime et d'approbation l'établissement que vous venez de faire d'un prix d'éloquence, qu'on ne peut se taire sur un si beau dessein...

« S'il y avait des gens d'assez mauvais goût pour y trou-



ver à redire, il faudrait se contenter de les plaindre, sans se donner la peine de les désabuser... Un prix distribué par des mains aussi habiles que les vôtres a paru digne de l'émulation des gens de lettres; on s'est fait un honneur d'entrer dans une lice où l'on avait pour juges des personnes d'un mérite distingué, d'une capacité vaste, d'un discernement exquis et d'une droiture à l'épreuve des sollicitations... Je crains le nombre et le mérite de mes rivaux, et plus encore les lumières pénétrantes de l'Académie... »

Nous ne savons pas si cette fête littéraire fut renouvelée. Nous n'avons aucune trace, manuscrite ou imprimée, d'un nouveau concours, d'un nouveau prix octroyé. Les *Mémoriaux* portent simplement cette mention : Auteurs qui ont remporté le prix des Lanternistes : J. Barrau, la présidente de Druillet, Cheiron, le P. Cléric, Compaing, Nolet fils, Roubin, du Pont-Saint-Esprit.

La présidente était-elle cette concurrente qui avait témoigné une si grande crainte de révéler son nom? Nous nous souvenons cependant du peu de modestie qu'elle apportait dans ses vers. D'où qu'il vienne, ce morceau d'éloquence clôt définitivement le dernier *Recueil* des Lanternistes, publié en 1694.

Les lettres patentes de Louis XIV marquent évidemment une date fatale dans l'existence des anciennes réunions académiques; elles n'ont plus de but réel; leur rôle est bien fini.

## BIBLIOGRAPHIE

SOURCES. — Mémoires des Lanternistes, manuscrit, relié en deux tomes in-4<sup>o</sup>. Bibliothèque publique de la Ville. — Registre des Lanternistes, manuscrit, 1693, in-folio. Bibl. publ. de la V. — Réponse à des mémoires qui ont paru contre l'établissement d'une Académie de Belles-Lettres dans la ville de Toulouse (par de Martel). A Montauban, chez Raymond Bro, imprimeur, 1692. Bibl. publ. de la V. — Recueil de divers discours, etc... J.-P. Douladoure, impr. Toulouse, 1692. — Recueil de plusieurs pièces d'éloquence, etc... Colomiez, imp.,

1694. Bibl. publ. de la V. — Publication du sonnet qui a remporté le prix des Lanternistes, in-12, chez Boude, 1698; vingt-trois sonnets sont imprimés à la suite. Bibl. publ. de la V. — *Mercurie galant*, imprimé à Toulouse, chez L.-J. Boude, 1694-1702. Bibl. publ. de la V. — Lapière : Les bouts rimés des Lanternistes, Mémoires de l'Académie. 1887. — Cinquante sonnets, par M. de Malapeire, chez Douladoure, impr., 1694, in-4°. Bibl. publ. de la V. — Desbarreaux-Bernard : Essai sur les réunions académiques qui ont précédé à Toulouse l'établissement de l'Académie des sciences Techener, Paris, 1858. Bibl. publ. de la V. — Desbarreaux-Bernard : Les petites illustrations lanternistes, Bulletin du bibliophile, Techener, Paris. — Description de la chapelle du Mont-Carmel, par M. de Malapeire, Hénault, impr. Toulouse, 1692, in-4°. Bibl. publ. de la V. — Baron Désazars : Vendages de Malapeire et la chapelle de N.-D. du Mont-Carmel, Mémoires de la Société archéologique du Midi, tome XV. — Lafaille : Annales de la ville de Toulouse. Le premier volume de l'exemplaire de la bibliothèque publique de la ville renferme un dessin original, avec la signature Antonius Rivalz, Tol. delin., représentant le vœu de Charles VI. Le roi est à cheval; il s'incline devant une image de la Vierge portant l'Enfant-Jésus. A la suite du roi marchent sept chevaliers. — Desbarreaux-Bernard : Liste alphabétique des Lanternistes, Mémoires de l'Académie, 1849. — Armieux : Etat des membres de l'Académie aux diverses époques de son histoire, 1640-1876; Mémoires de l'Académie.

---

## ERRATA.

---

Dans le chapitre III (*La fin des Lanternistes*), il est question de M. DE MONDRAN qui donna asile aux *Lanternistes*. Le nom de Mondran s'était perpétué pendant une assez longue période, puisque, en 1788, on trouve un de Mondran locataire de l'Académie et lui payant, de ce fait, 400 livres. C'est à celui-ci qu'il faut restituer la paternité du *projet des embellissemens de Toulouse*. M. DE MONDRAN était le *doyen de l'Académie de peinture*; il habitait une des maisons inféodées à l'hôtel de l'Académie des Sciences, après l'achat de 1751. Nous nous étions trop pressé de glorifier le *premier du nom* au préjudice du *second*. Généalogiquement, nous ne pouvons affirmer si c'était le fils ou le neveu. Quoi qu'il en soit, il importe de remettre ici chacun à sa vraie place, le premier se rattachant aux *Lanternistes*, qui disparaissent complètement vers 1704; le second, membre le plus ancien et le plus qualifié de *l'Académie de peinture, sculpture et architecture*, qui rêva la transformation monumentale de Toulouse.

Aux pages 95 et 130, le nom de RIVALZ est plusieurs fois écrit RIVALS. Les registres de l'ancienne Académie donnent le nom ainsi orthographié, et nous l'avons adopté. Mais les portraits gravés portent la signature originale : RIVALZ.

---